

plus brillantes étoiles, jusqu'aux plus humbles employés.

Et je crois de mon devoir, avant de disparaître du Palais-Royal et connaissant leur modestie, de vous dire tout ce que je pense. J'ai été, pendant bien des années, le confident de leurs bonnes actions; je les ai vus payer à Daubray, à Calvin et à Maugé leurs appointements jusqu'à la dernière heure de la maladie qui les a emportés.

Et jamais la charité, cette noble fille de France, n'eut de plus dignes mandataires.

En ce qui me concerne, *le temps*, qui effrite les monuments les plus solides, ayant ankylosé en moi le vieux comédien, et n'étant plus que régisseur, je perdais 50 0/0 de ma valeur.

Je voulus alors modifier mes droits à la caisse.

Mais ils me déclarèrent, avec une touchante énergie, qu'ils entendaient me conserver les mêmes avantages *tant qu'il me plairait de rester en leur théâtre*.

J'ai une inaltérable et profonde amitié pour ces deux philanthropes.

Ne voulant pas cependant abuser de leur offre si gracieuse, j'ai décidé ma retraite. Mais, ayant toujours été bien plus Cigale que Fourmi, mon escarcelle était insuffisante pour me tenir clos et couvert.

Je comptais sans mes deux infatigables amis, qui changèrent le fusil d'épaule et se mirent en marche pour obtenir mon admission dans la maison de retraite fondée par *Galignani*, 55, boulevard Bineau, à Neuilly.

J'y entre demain le cœur gros... mais la mémoire pleine de beaux souvenirs, et si quelque chose peut amoindrir la tristesse de cette séparation, c'est que je quitte ce théâtre en plein succès de *Chéri* ! qui part triomphalement pour les honneurs de la centième.

Daignez agréer les respectueux sentiments de votre humble serviteur,

René LUGUET,

Doyen des artistes de Paris.

22 décembre 1898.

Vous avez lu, je ne veux rien ajouter à l'éloge que Luguet fait de ses directeurs, MM. Mussay et Boyer. Tous ses camarades pensent comme lui. Je demande seulement à rectifier un point qui me paraît très inexact. Non, ce n'est pas le régisseur qui s'en va, c'est le comédien, le vaillant comédien auquel, il n'y a pas longtemps encore, on confiait des rôles. N'a-t-il pas repris récemment le rôle du chef de gare grincheux, dans le *Train de plaisir* ? Dans le train, il avait la coquetterie d'y rester malgré sa collection de printemps, et quand il en descendait, l'été, en venant de la campagne, il n'en attendait pas l'arrêt. Il ne demandait pas non plus aux conducteurs d'omnibus de tirer le cordon pour favoriser sa descente; il avait le pied léger comme les toasts, ces toasts humoristiques si bien rimés, qu'il portait aux centièmes de ses directeurs. Je gagerais bien qu'il en prépare un autre.

A. de Saint-Albin.

NOTES DE MUSIQUE

Au Conservatoire

L'Académie des beaux-arts a fait exécuter hier, au Conservatoire, trois fragments du *Miracle des Perles*, drame lyrique de Louis Gallet, d'après une nouvelle de Mme Dieulafoy, et quatre motets pour chœurs et orchestre, envois de Rome de M. Henri Büsser, grand-prix de 1893.

On ne peut nier que ce jeune musicien soit un travailleur. Depuis son retour de la Villa Médicis, il a donné aux séances officielles de l'Institut, aux concerts de l'Opéra et à l'Opéra-Comique maintes œuvres trop sages, trop craintives à mon sens, mais empreintes de grâce et souvent jolies, en somme. Il me semble qu'il vient de faire de réels progrès et je suis heureux de le dire.

Ces progrès se manifestent surtout dans l'écriture, dans le maniement de l'orchestre, dans la disposition des voix, dans la prosodie. A cet égard, le *Miracle des Perles*, sorte de conte mystique, contient d'excellentes choses, entre autres un prélude, un air, des récits bien menés. Je leur préfère cependant une brève et naïve prière, d'une simplicité, d'une puérilité charmantes, dont le sentiment aurait dû inspirer l'auteur dans sa scène des funérailles de l'enfant. Mais ce n'est pas à l'âge de M. Büsser que l'on a des trouvailles en l'expression douloureuse. Il faut vivre pour chanter la vie, et je veux espérer que ce musicien la chantera.

Pour le moment, il témoigne d'une sûreté de touche qui lui sera fort utile plus tard. Ses quatre motets « sonnent » admirablement et ne manquent point de largeur. On les a beaucoup applaudis, après avoir, entre la première et la seconde partie du concert, chaleureusement rappelé le jeune compositeur dont la joie a fait plaisir à tout le monde. Le rôle principal du *Miracle des Perles* a été

supérieurement interprété par Mme Emile Bourgeois, qui possède une voix de timbre délicieux, qui dit à ravir et qui a un rare talent. Les autres rôles étaient très bien tenus par Mlle Christine Arnold, MM. Sizes, Laffite et Rothier. M. Taftanel dirigeait l'orchestre; M. Marty conduisait les chœurs. Je vous le répète: M. Henri Büsser a été hier un homme tout à fait heureux.

Alfred Bruneau.

LES THÉÂTRES

Folies-Dramatiques : *Folies-Revue*, revue en trois actes de MM. Blondeau, Monréal et Numès.

C'est très gentil, les revues, par toutes sortes de raisons, entre autres par celle-ci: que c'est très facile à raconter — parce qu'on ne les raconte pas. Dans chacune, il y a toujours une vingtaine de numéros. Dans ce nombre, quelques-uns sont forcément communs à toutes les revues, et on est très exact et très consciencieux en détachant de la masse les « numéros » originaux et qui ont surtout amusé. Quand il y en a un bon compte, comme ici, la revue a réussi.

Je citerai donc, d'abord, une scène d'une grande drôlerie, qui met aux prises un « poivrot » et un sergent de ville. La scène est bien jouée par MM. Ch. Mey et Vavasseur. Mais, en dehors même de l'interprétation, l'idée est fort amusante de cet ivrogne qui exige que, en vertu du règlement, l'agent le brouette chez lui, qui se trompe d'adresse et, finalement, se dégrise à la promenade, tandis que l'agent, suant à le traîner, finit, à force de se rafraîchir, par prendre la place du « poivrot » dans la brouette trainée par l'ivrogne qu'il a ramassé. Je passe plus vite sur les couplets de M. Bourgeois, célébrant la bohème de Mürger — elle est morte, ne la réveillons pas ! — et sur les couplets patriotiques du chasseur d'Afrique, à propos du Soudan — du Soudan de Fachoda. Hélas ! Il faut penser, comme Sosie, que « le meilleur est de n'en rien dire ». Par contre, je note deux « ensembles » tout à fait charmants. L'un est le chœur, très joli, chanté par les Heures du nouveau carillon de Saint-Germain-l'Auxerrois, s'accompagnant chacune sur son timbre particulier. L'autre est le défilé des Cadets de Gascogne de tous les âges, depuis ceux qui portaient la cuirasse jusqu'à ceux qui portaient le pourpoint, déchiré, dit le poète, pour que le cœur se voie mieux. Ce défilé est charmant, avec un beau décor représentant les remparts de Carcassonne, et le théâtre a très bien fait les choses, avec un joli goût d'art.

Quoi encore ? Le classique numéro de la prison-modèle, avec cette idée drôle d'un condamné, Poil-aux-Pattes (M. Bourgeotte), qui se trouve si bien à Fresnes qu'il y rentre par escalade et effraction ! Puis, un récit, très amusant, d'un capitaine de pompiers de Bouzy-les-Oies (M. de Beer), qui veut voir Sarah Bernhardt et, par trois fois, va à la Renaissance où il entend jouer la comédie en italien et en espagnol, tandis que la grande Sarah va donner une représentation... à Bouzy-les-Oies ! C'est très piquant. J'ai noté encore une scène vaudevillesque sur le télégraphe sans fil, inventé depuis longtemps par les amants, et une verte satire des abus barbares du cyclisme et une chanson amusante de Mme Leriche, qui se plaint d'avoir un mari qui, champion de France, est toujours à l'entraînement ou... au repos. Ajoutez à cela quelques jolis couplets du Compère et de la Commère, le défilé des orchidées, des tireuses d'arc, des véhicules nouveaux, des mois de l'année (très brillant), des animaux (il y a un zèbre étonnant !), etc., etc., et nous arrivons, sans oublier trop de numéros, à l'acte des théâtres, qui se passe — de par le souvenir de *Papa la Vertu* — dans une ménagerie.

L'acte est fort amusant, avec ses critiques légères, mais cependant piquantes, et ses imitations d'acteurs et d'actrices. M. Bourgeotte imite M. Duquesne, M. Mey, non sans gaieté, imite Sarah Bernhardt, dans *Médée*. *Struensee* a son tour et, même, on voit apparaître M. Sarcey, donnant le coup du lapin à la pièce, qui n'en est pas morte. *Zaza* est parodiée par Mme Lanthénay, qui y est fort drôle. Mme Leriche a son tour, joue Sélika, de *Papa la Vertu* et Mme Darthenay, la Colinette de l'Odéon. Tout ceci est aimable et garde du goût et de la mesure, chose importante pour moi.

Cette aimable revue, où les amateurs de belle plastique ne me pardonneraient